Première Année. Ottawa, (H.C.) Mercredi matin, 30 Octobre 1861. Vol. 1. No. xxxx.

Courrier d'Ottawa.

JOURNAL PUBLIE DANS LES INTERETS FRANCO-CANADIENS DU CANADA CENTRAL.

Redigé par un Comité de Collaborateurs.

(Les Peuples se déplacent quelquefois, mais ne s'anéantissent jamais.)

J. G. Charpentier, Imprimeur.

SALSEPAREILLE D'AYER

ur purifier le sang, et pour la prompte
ersion des maladies suivantes, savoir: la
rofule ou tumeurs, ulcères, éruptions, blas-
es taches de rousseur, pustules, et tout les
ladies de la peau.

Oakland, Indiana, 6 Juin 1859.

. C. Ayer & Co.,

e me fais un devoir de reconnaître ce que
e salsepareille a opéré en moi. Une
ladie scrofuleuse m'ayant été transmise,
n ai souffert durant de longues années.
ntôt elle éclatait en ulcères aux mains et
x jambes, tantôt atteignait l'estomac, la
e et les oreilles qui n'était plus qu'une
le plaie. Toutes les médecines ordi-
ires dont j'ai fait usage ne m'ont procuré
cun soulagement, tout au contraire le mal
pirait. Enfin, je me suis réjoui de voir
ns un journal le Gaspel Messenger la pré-
ration de votre salsepareille, et vous con-
issant, de réputation j'en ai envoyé cher-
er à Cincinnati, j'en ai fait usage, et j'ai
e entièrement guéri. J'ai pris ce remède
lon votre prescription, en petites doses et
rant un mois dans une cuillère à thé. Je
ne est pris que trois bouteilles. Une peau
sse et blanche a remplacé la plaie qui cou-
rait mon corps. Je suis actuellement con-
aincu que cette terrible maladie est chassé
mon système. Vous pouvez me croire
n vous déclarant que je vous considère
omme l'un des plus grand bienfaiteurs de
humanité qui aient existé dans ce siècle,
t je suis avec reconnaissance votre dévoué
erviteur.

Alfred B. Taliery.

Erésipèle ou feu de St. Antoine, Dartre,
Calvitie, Maux d'yeux, Hydropisie, &c.

Le Dr. Robert M. Preble écrit de Salem,
N. Y., en date du 12 septembre 1859 qu'il a
méri radicalement un cas d'hydropisie qui
menaçait d'être fatal et ce par le moyen
e votre salsepareille. Il a opéré également
a cure de violent Irésipèle à fortes doses
u même remède qui en outre guérit les
ruptions cutinaires.

Bronchite, goitre ou gonflement du cou.

Bebulon Sloan, de Prospect, Texas, écrit
e qui suit :—" Trois bouteilles de votre sal-
alsepareille m'ont complètement guéri du
ideux gonflement du cou que l'on appelle
otre et dont je souffrais cruellement depuis
eux ans.

Edward S. Morrow, de Newberry, Ala-
ama, cite le cas suivant :—" J'ai guéri
ans ma famille, au moyen de votre sal-
alsepareille une tumeur ovaire qui avait jus-
u'à présent défié tous les efforts de la me-
decine, mais après avoir employé votre re-
nède durant six semaines, il ne restait aucun
ymtôme de la maladie."

Maladies syphilitiques ou mercurielles.

Nouvelle-Orléans, 25 août 1859.

Dr. J. C. Ayer,—Monsieur, je suis, tout-
-fait de l'opinon de votre agent sous le rap-
port de l'efficacité de votre salsepareille.
'ai dans ma pratique, opéré maintes et
maintes cures dans les cas de maladies vé-
nériennes. L'un de mais malades avait des
ulcères au gosier, à la bouche et au nez; il a
été guéri dans cinq semaines. Une autre
attaque de la même maladie a été également
guérie et nulle trace n'en reste sur son vi-
sage. Une femme traitée auparavant pour
le même mal par le mercure, et qui avait
été la proie d'incroyables souffrances à la
suite de l'humidité, a été également rendue
à la santé en quelques semaines. Je sais
d'ailleurs que d'après la formule que votre
agent m'a remise, que votre préparation,
sortie de votre laboratoire, ne peut être qu'un
grand remède, et je n'ai pas, en conséquen-
ce, été étonné de ses heureux résultats.

Tout a vous fraternellement.

G. V. LARIMER, M. D.

Rhumatisme, goutte affection du foie.

Indépendance, Preston, Connecticut, 6
uillet 1859.

Dr. J. C. Ayer,—Monsieur, j'ai été affli-
gé pendant longtemps d'un douloureux
rhumatisme chronique contre lequel avaient
échoué tous les efforts de la medecine. J'ai
eu recours à votre salsepareille dont une
seule bouteille m'a radicalement guéri en
deux semaines, de sorte que je jouis actu-
ellement d'une bien meilleure santé qu'a-
vant d'avoir été attaqué de cette maladie.
Je pense que c'est une merveilleuse mede-
cine.

J. FREAM.

Jules Y. Getchell de St. Louis, écrit ce
qui suit :—"J'ai été, durant des années
affligé d'une affection du foie qui avait com-
pletement détruit ma santé. Aucun remède
ordinaire n'ayant pu me soulager, mon bien-
aimé pasteur le Revd. M. Espy m'a conseil-
lé de faire usage de votre salsepareille en me
disant qu'il connaissait que toutes vos prépa-
rations ne pouvait produire que du bien.
Grace à Dieu, votre salsepareille qui m'a
guéri a tellement purifié mon sang que je
me sens actuellement un nouvel homme.
Je me sens rajeuni, et je pourrais jamais,
sous ce rapport, dire assez de bien de vous."

Tumeurs cancéreuses, "élargement"
ulcères, carie et exfoliations des os.

On nous a rapporté beaucoup de cures ac-
complies par cet excellent remède, et nous
référons nos lecteurs à notre almanach amé-
ricain que les agents ci-dessous nommés se
font un plaisir de fournir gratis à tous ceux
qui en font la demande.

Dyspésie, affection du cœur, abcès, épi-
lepsie humeur sombre, névralgie, etc.

De nombreuses cures de ces maladies ont
été opérées par la puissance ultérieure de
cette médecine. Elle stimule vigoureuse-
ment les fonctions vitales, et combat des
maladies que l'on pourrait croire au-delà
de son efficacité. Les besoins du peuple
ont longtemps réclamé ce remède, et nous
sommes certains qu'il opérera tout le bien
qu'il est au pouvoir de la médecine de faire.

Baume Pectoral d'Ayer, pour la prompte
guérison de Rhumes froids, influza, enroue-
ment, croup, pulmonie naissante et pour le
soulagement des malades dans une phase
avancée de cette dernière maladie.

Ce remède si universellement connu
surpasse tout autre par la cure des maux
de gorge et des affections pulmonaires, qu'il
est inutile de reproduire ici l'évidence de sa
vertu que pour ces sortes de maladies, il
est sans rival dans le monde civilisé. Peu
de communautés et même de familles qui
n'aient point fait une expérience personnelle
de ses effets. Comme chacun connait les
fatals résultats de ces maladies ainsi que
l'efficacité de remède, nous ne pouvons faire
plus que d'assurer le public qu'il possède
actuellement toute la vertu qu'il avait lorsqu'il opérait des cures qui lui ont acquis à juste titre la confiance de tout le genre humain.

Préparé par le Dr. S. C. Ayer & Co.,
Lowell, Massachusetts.

Prix 25 cents par boîte.

25 oct—3m.

LE

NOUVEAU PAIN KILLER

Le meilleur remède encore pour le Rhumatisme, la Douleur de Jointures, le mal de Dents, les Contusions, les Brûlures, le mal de Tête et les maladies des Intestins.

LINIMENT DU VERMONT DE HENRY.

Nous n'avons que c'est une tentative téméraire que de tenter l'introduction d'un nouveau Linimeut ou remède contre toute douleur dans un moment où le pays est tellement rempli de tant de remèdes de cette espèce ; et nous avons retardé l'introduction de notre longtemps après avoir résolu de le soumettre au public ; nous avons consulté un grand nombre de médecins éminents, et nous en avons parlé à un grand nombre de propriéaires de Liniments et de remèdes, contre toutes douleurs, des plus populaires et nous sommes arrivés à cette conclusion que nous pouvions apporter au nôtre des améliorations qui les surpassent tous; car nous avons vendu des remèdes de cette sorte depuis plusieurs années, et nous avons suivi leurs effets; nous avons fait l'essai de cet article, et y avons apporté quelques changements, puis essayé ensuite, et nous sommes certains que c'est le meilleur remède qui puisse être fait. Nous n'avons pas l'intention de faire à notre remède une réputation au dépens des autres, mais nous demandons seulement qu'on en fasse l'essai, et s'il est trouvé préférable à tout autre article de ce genre, employez-le de préférence à tout autre. Afin que les personnes qui désirent en faire l'essai ne courent aucun risque, nous autorisons tous nos Agents a remettre aux acheteurs leur argent dans le cas où ils n'en seraient pas satisfaits. Nous donnons une grande bouteille pour 50 sous, et nous la garantissons.

J. M. HENRY & FILS, Waterbury, Vt.
Et 30, rue Saint-Henry, vis-à-vis l'Américan House.

Montréal, C. E.

A Vendre à Québec, chez

O. GIROUX, J. MUSSON, & Cie., J. BOWLES, J. H. MARSH, J. S. BOWEN, J. E. BURKE et S. STURTON.

9 fév. 1861. 107-12m.

Soulagement en Dix Minutes.

LES PASTILLES PULMONAIRES

Soulagement en Dix Minutes.

DE BRYAN.

CETTE MEDECINE A ETE DECOUVERTE EN 1737, *et est le premier article de ce genre qui ait jamais été présenté sous le nom de* "PASTILLES PULMONAIRES," *soit dans ce pays ou ailleurs ; toutes les autres pastilles pulmonaires sont des contrefaçons. Les véritables se reconnaissent à la signature de* BRYAN *qui est apposée sur chaque* PASTILLE.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Guérissent les Rhumes de Gorge et de Cerveau, les Maux de Gorge et les Enrouements.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Guérissent de l'Asthme, des Bronches et de l'Oppressions.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Guérissent le Crachement de sang et les Douleurs de Poitrine.

LES PASTILLES PULMONAIRE DE BRYAN
Guérissent les commencement de Consomption et les Maladies du Poumon.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Guérissent l'Irritation de la Luette et des Amygdales.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Soulagent les maladies ci-dessus dans l'espace de dix minutes.

LES PASTILES PULMONAIRES DE BRYAN
Sont un bienfait pour toutes les classes et toutes les constitution.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Se recomandent aux Chanteurs et Orateurs.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Sont faciles et agréables à prendre.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Font plus que soulager, elles guérissent promptement pour toujours.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Sont garanties devoir donner satisfaction à tout le monde.

PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Toute personne devrait avoir une boite des

PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Tout voyageur devrait avoir une boite des

PASTILLES PULMANAIRES DE BRAYAN
dans sa poche
Pour une boite des

PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN
Personnes ne refusera de payer
Vingt-cinq cents.

JOS. MOSES, seul propriétaire Rochester, N. Y. A vendre à Montréal, par LYMAN, SAVAGE et Cie., par CARTER, KERRY Cie., et par LAMPLOUGH et CAMPBELL.

19 mars. dm—135

GRANDS REMEDES!

Pour guérir un *Rhume* ou une *Toux* sévères il faut faire usage du

Baume de Cerisier Sauvage du Dr. Wistar,

Pour guérir la *Toux criaide*, la *Grippe* ou la maladie des *Bronches*, il faut faire usage du

Baume de Cerisier Sauvage du Dr. Wistar,

Pour arrêter la prédisposition à la *Consomption*, il faut faire usage des

Baume de Cerisier Sauvage du Dr. Wistar

Pour guérir *l'Asmhe, l'Indigestion*, il faut faire usage des

AMERS OXIGENES.

Pour guérir *l'Asthme, l'Acidité* ou le *Brûlement d'estomac* il faut faire usage des

AMERS OXIGENES.

Ces remèdes produisent l'effet qu'on en attend. Ils soulagent ceux qui souffrent, éloignent la maladie, rappellent à la santé, procurant ainsi aux malades et aux affligés la consolation et le comfort.

Clyde, comté de Wayne, N. Y. 10 mars 1857.

MM. S. W. Fowle & Cie : Je suis heureux de déclarer que j'ai fait usage des Amers Oxigènes dans ma pratique pendant les trois dernieres années, pour le traitement de la Dyspepsie, la débilité générale ; l'Indigestion et les affections du Foie, et j'en ai obtenu les résultats les plus satisfaisants. J'exorte bien cordialement ceux qui souffrent de cette terrible maladie à faire usage de cette médecine précieuse.

Votre tout dévoué.

J. E. SMITH, M. D.

Exeter, Me., 30 septembre.

Le présent certifie que pendant les deux dernières années, j'ai recommandé l'usage du *Baume de de Cerisier Sauvage du Dr. Wistar*, pour la Maladie des Poumons, et à ma connaissance, plusieurs bouteilles ont été bues par mes patients, qui tous en ont obtenu de bons résultats. Dans deux cas, où la Consomption semblait être déclarée, le Cerisier Sauvage effectue une cure complète.

E. BOYNES,
Et étevin à Exeter Corner.

Le seul Baume veritable est celui qui porte écrit sur l'enveloppe la signature de I. BUTTS.

SETH W. FOWLE et Cie., Boston, propriétaires. A vendre à Québec, en gros et en détail, par JOHN MUSSON, JOSEPH BOWLES et Mme ARDOUIN.

8 janv. 1861.

VIVE LE VIEUX REMEDE DU VERMONT

CONTRE LA TOUX.

Elixir Balzamique Vegetal

DE N. H. DOWNS.

NOUS disons au public que cette médecine n'est vendue dans toute la Nouvelle-Angleterre, pendant plus de trente ans, et à toujours été garantie comme donnant une entière satisfaction à ceux qui en ont fait usage ; nous ne connaissons pas un seul cas où les gens aient été mécontents et aient redemandé leur argent. Nous garantissons de plus que si, après en avoir fait usage, une personne veut qu'on lui rende son argent, elle n'a qu'à le demander aux Agents ou Propriétaires qui s'empresseront de la satisfaire. Que dire de plus ? Vous faut-il un grand almanach rempli de certificats que personne ne croie ? S'il vous faut quelque chose de plus que cela, demandez à vos voisins qui ont fait usage de ce médicament, et ils vous disent qu'il est le meilleur remède contre la TOUX, le RHUME, les FLUXIONS, l'ASTHME et toutes les Maladies de la GORGE, de la POITRINE, et des POUMONS, maladies qui toutes tendent à la CONSOMPTION. Achetez-le, et s'il vous contente, veuillez en retour, le recommander à vos amis et connaissances ; et rappelez vous que, quand vous trouverez un médicament qui remplit tout ce que disent ses propriétaires, il est dans votre intérêt de ne jamais le changer, pour ce qui peut être inférieur.

Si vous voulez essayer l'Elixir de N. H. Downs, et si on ne le vend pas dans votre localité, priez votre Droguiste ou votre marchand d'en demander une petite provision à mes Agents, J. M. Henry & fils, Waterbury, Vt. et n 30 rue Saint-Henri, Montreal, ou de M. S. Burr & Cie., Cornhill, Boston, Mass, ou de C. W. Atwell, Porland, Maine, ou de Lyman, Savage & Cie. Montréal, Canada, ou de Barnes & Park, 13, Rangée du Park, New-York, ou des principaux Droguiste (en gros) de la Nouvelle-Angleterre, New-York ou le Canada. Ils vous fourniront des circulaires à demande.

Le prix de cet article est de 50 cents à $1 *la bouteille, et pour les bouteilles d'essai 25 cents.*

Il n'y a que depuis quelques mois seulement que nous avons adopté les bouteilles d'essai, et nous l'avons fait afin que vous puissiez essayer cet excellent remède a peu de frais.

Il y a sur le marché un petit Elixir contrefait fabriqué par Jaspor Curtis, de Saint-Albans, mais il n'est pas signé de la main de N. H. Downs, il porte J. Curtis, à l'encre rouge. C'est une contrefaçon, on peut facilement le reconnaître au signe que nous venons d'indiquer, et par le fait qu'il est marqué 37½ et 75 cents la bouteille. Naturellement, le dit Curtis n'ose pas signer le nom de N. H. Dows, parce que ce serait un faux.

GARE A LA CONTREFACON DU JASPOR CURTIS !

Rappelez-vous que l'Elixir véritable est garanti, et signé de mon nom, à la plume.

N. H. DOWNS.

BOUTEILLE D'ESSAI, 25 CENTS.

A Vendre à Québec chez

O. GIROUX, J. MUSSON & Cie., J. S. BOWEN, J. E. BURKE, J. H. MARSH, J. BOWLES et S. STURTON.

9 fév. 1861 106 12m.

L'APPAREIL AUBIN

POUR LE

Gaz d'Eclairage,

Pour les Maisons privées, les Magasins, les Manufactures, les Moulins à Scie, les Phares, les Hotels, les Colléges, les Villages et les Villes.

BREVETE POUR LE CANADA LE 10 *Décembre*, 1868.

Breveté aussi en Angleterre, aux Etats-Unis et en France.

CET appareil (dont on modèle fonctionne tous les jours au No. 142, rue Craig, à Montréal,) s'adopte très rapidement dans les Etablissements Privés et Publics, comme on peut le voir par les certificats et articles de journaux en la possession du Soussigné.

C'est l'appareil à Gaz le plus simple, le plus sûr et le plus effectif qui ait encore été inventé. Il s'adopte à tous les climats et à tous les pays, attendu qu'il n'est pas exposé à être dérangé par le froid, et qu'il extrait le le Gaz de toutes les substances qui le contiennent, comme la Scieure de bois, la Résine, la Houille, la graisse, les Os, l'Huile, le Pain de suif ou de graines. PRODUIT.

LA LUMIERE ARTIFICIELLE

la plus économique et la plus agréable que l'on connaisse.

Il a obtenu la MEDAILLE D'OR de l'Institut Américain et des prix partout où il a été exposé.

Pour des appareils ou des renseignements à ce sujet, s'adresser à

E. BEAUMANN,
Agent pour le Bas-Canada.
Rue Craig No. 142, chez M GARTH.

Montréal 16 Février 1859.

J. B. HUSSON,

BONAVENTURE HALL,

MONTREAL.

M. J. B. HUSSON, a l'honneur d'offrir ses plus sincères remerciments pour l'encouragement libéral qu'il a reçu de ses amis, et du public, pendant les trois années qui viennent de s'écouler, et il prend la liberté de leur annoncer qu'il est, comme par le passé, toujours prêt à servir les déjeunés de NOCES, diners ou soupers de soirées.

SOUS LE PLUS COURT DELAI.

Ses servants sont des plus attentifs et rien n'est épargné pour donner la satisfaction la plus entière.

Montréal, 8 mars 1861.

Littérature.

Feuilleton du Courrier d'Ottawa.

LE VOYAGE EN DILIGENCE.

GRANDEUR ET DECADENCE.

Orphelin de bonne heure ; j'avais hérité d'une assez belle fortune. Ma vie d'étudiant, peu conforme aux principes de Ricardo et d'Adam Smith, en mengea on en but la moitié ; et quand je rentrai dans mes pénates, muni du diplôme de licencié en droit, je trouvai que la moitié restante ajouté à la première n'aurait pas précisément réproduit l'unité. D'où je conclus sans peine que le tuteur qu'on m'avait imposé en conseil de famille avait jugé à propos de partager fraternellement avec moi. C'était là une belle occasion de faire dignement mes premières armes ; mais je me sentais peu de goût, peut-être bien trop de paresse, pour la vie militante du barreau. Mon ambition se bornait à obtenir un siège d'assesseur au tribunal de Faldberg, capitale de la principauté du même nom et de ma ville natale, pour arriver un jour au fauteuil de conseiller. En attendant une vacance qui ne pouvait manquer de me revenir, comme je le pensais avec une confiance prétentieuse, je me trouvai encore assez riche pour ne rien faire de quelque temps.

"J'avais de l'argent, j'eus des amis, beaucoup d'amis ! Leur dévouement s'accrut avec le nombre des diners dont j'étais l'amphitryon. Toute la ville rétentit par leur bouche des éloges de ma générosité. Je fus immédiatement le lion de Feldberg. Hélas ! ma décadence touche de près ma grandeur !

Un matin, les gens de la justice dont j'aspirais à être un jour le représentant, vinrent m'exécuter à la tête d'une armée de fournisseurs. On mit les scellés ; tout fut vendu sans surenchères de la part de mes anciens convives. Les amis s'éclipsèrent comme par enchantement et je restai seul absolument seul dans la meilleure position possible pour commenter le fameux distique :

Donec eris felix, etc....

c'est-à-dire plus de diners, plus d'amis.

J'eus cependant un reflet de célébrité. La trompette de la Renommée fit encore retentir mon nom, mais avec de nouvelles épithètes. Au lieu de *l'élégant, le généreux Glimmer*, une partie de la ville ne disait plus de moi que: *Glimmer est un vaurien*, et l'autre partie : *Glimmer est un fou*. Or, si l'on réfléchit qu'un fou est aussi inutile qu'un vaurien, il s'ensuivait que toute la ville n'avait dit qu'une seule et même chose.

Les circonstances ne me permettaient plus de songer à un emploi public. Réduit à dîner d'une maigre pitance dans une brasserie fumeuse, je pensais aux ressources que je pourrais bien me créer, quand mes yeux tombant sur la *Gazette de Hambourg*, j'y lus, sur une liste des étrangers débarqués dans cette ville, le nom de mon oncle arrivant du Brésil.

Sous prétexte que les oncles d'Amérique sont d'habitude des oncles de comédie, le lecteur pourrait s'imaginer que j'invente celui-ci pour me tirer d'embarras ; mais je lui certifie que mon oncle du Brasil est un vrai oncle, le propre frère de ma mère, lequel depuis dix ans était allé chercher fortune par delà les mers. S'il vient du Brésil et pas de la Californie, s'il a mis dix ans à devenir millionnaire, c'est que mon histoire est du temps où il y avait encore des diligences, des planteurs, des nègres et des cannes à sucre.

Fermement convaincu qu'un oncle est pour un neveu une providence donnée par la nature, j'écrivis immédiatement au mien la lettre la plus pathétique qui se puisse imaginer,—Mais des gens charitables s'étaient déjà chargés de me ravir tout espoir de ce côté. Mon estimable tuteur, l'avocat Trubsal, irrité que je me fusse parfois vertement exprimé sur la manière dont il avait géré mes biens, avait pris les devants et instruit mon oncle de ma déconfiture. L'effet de cette prévenance ne tarda pas à se manifester par la réponse suivante :

Hambourg, le 9 mai 18.

Mon neveu,

J'ai reçu votre lettre. Elle m'aurait beaucoup touché, si je n'eusse déjà connu tous vos déportements ; mais je ne suis pas d'avis de venir en aide à un dissipateur de votre sorte, et vous perdriez votre temps et votre peine à faire de nouvelles instances.

Votre oncle,

CONRAD WAGNER.

Le ton sec et très-inconvenant de cette lettre me révolta au suprême degré, et je maudis en pensées et en paroles ce ladre parvenu, ce colon enrichi dont l'âme était insensible comme un boucant de sucre ou de café.

II.

Retraite.

Une fois bien convaincu qu'il ne fallait compter que sur moi-même, je pris mon parti. J'allai, loin du théâtre de ma célébrité, me loger, pour une faible redevance, dans une rue retirée du faubourg, chez la veuve d'un ancien cocher de mon père. Cette bonne femme, appelée Sabine, n'avait pas oublié que sa mabonnette lui avait été donnée par mes parents le jour de ses noces. Elle fut enchantée de témoigner sa reconnaissance au fils de ses anciens maîtres, et mit ses soins à prévenir en moi tout regret de ma brillante existence passée. On comprend qu'elle n'atteignit pas son but du premier coup ; je n'avais pas subitement acquis assez de philosophie pour cela. Je ne faisais donc que végéter dans ma petite chambre avec la résignation possible à un jeune homme de mon âge, forcé de dire adieu aux joies de ce monde. Quelques articles insérés dans le journal de l'endroit fournissaient, tant bien que mal, à ma subsistance, en attendant des jours meilleurs que je me disposais à aller chercher sur une rive étrangère, quand une heureuse découverte vint transformer ma mansarde en un séjour de bonheur.

Cette découverte fut celle d'une jeune personne que le hasard avait constituée ma vis-à-vis. Une destinée assez semblable à la mienne pesait sur la jeune Rosine. Son père, marchand aisé d'une petite ville voisine, méprisant le commerce de détail, s'était lancé dans les grandes spéculations, abandonnant la vente des huiles et du poivre pour les actions et les obligations. En moins d'un an, il avait tout perdu. Il était mort de chagrin laissant sa petite Rosine dans une absolue pauvreté.

Heureusement il se trouva une tante assez charitable pour s'attacher à l'enfant délaissée et lui céder une petite place dans sa maison où la jeune fille, comme une violette dans la prairie, passa son enfance à l'abri de l'extrême besoin. Mais cette fleur, si cachée qu'elle soit, manque rarement de quelqu'un pour la cueillir. En cette circonstance, ce quelqu'un fut moi. La jeune fille n'échappa pas à mon œil de lynx, et, pour la première fois, je regrettai d'être pauvre. Partager mon superflu avec elle eut été pour moi le comble de la félicité. Pour le moment je ne pus autre chose qu'exhaler mes regrets en sonnets amoureux, envoyer à ma dulcinée un joli canari, décorer sa fenêtre des fleurs les mieux choisies, et, trop timide pour lui avouer ma passion, je me contentai de faire ma confidente de la vieille Sabine.

La bonne femme m'écouta avec joie, pensait qu'il ne serait pas impossible d'atteindre un jour le but de mes vœux et voulu parier que Rosine n'était pas insensible à mes attentions. La tante, en effet, avait parlé du voisin aimable et complaisant qui logeait en face, du plaisir avec lequel Rosine s'entretenait de lui et du prix qu'elle attachait à chacun de ses faibles présents.

Ces ouvertures remplissaient mon cœur de joie, et, dans mes transports secrets, j'aurais pu être heureux si le démon des noirs soucis ne m'eût éternellement soufflé à l'oreille : "Ne te réjouis pas trop.... qui sait.... qui sait ?..."

III.

Orages.

Vers cette époque, je me rendis chez mon protecteur, le directeur du journal de Feldberg, pour toucher mes honoraires. Il me paya sans difficulté puis, à mon grand étonnement, m'adressa la parole en ces termes :

"Mon cher monsieur Glimmer, j'ai eu jusqu'ici grand plaisir à être en relation avec vous. Je regrette d'autant plus amèrement que nous soyons forcés de nous séparer, en vous remerciant de toute collaboration pour l'avenir."

J'étais comme tombé des nues.

"Veuillez vous expliquer, dis-je assez niaisement.

—Voici, répliqua sèchement le directeur en aspirant une prise de tabac. Vos articles ont, je l'avoue, d'abord infiniment plu au public ;—mais depuis quelque temps déjà il n'en est plus de même, et mes abonnés, qui autrefois recherchaient vos feuilletons avec avidité, bâillent maintenant rien qu'à la vue de votre chiffre bien connu.

—Comment cela ? demandai-je un peu piqué.

—Dieu le sait ! continua-t-il, Dieu sait ce qui vous est advenu ! L'aimable frivolite qui régnait dans vos poèmes et dans vos nouvelles a fait place à une fatale expansion sentimentale réellement insupportable, et que le lecteur ne peut absolument goûter. Ou vous êtes amoureux, ou vous tournez au mysticisme. Votre dernière romance à la Werther a généralement déplu, car les hyacinthes et les rubis ne sont plus de mode.—Bref, vos dernières pièces..., bon Dieu ! quelle profusion de chairs de lune, de lis vaporeux ! Où avez-vous puisé pareille poésie ? J'en appelle à vous-même. Toutes les pièces sont jetées dans le même moule ; *Sonnet à Rosa, Tercet a la même, Sixain pour la fête d'Amæna, Charade pour Rosabella, Anogramme d'un nom chéri* et d'autres.... Persuadé de la bonté de vos compositions, j'ai fait imprimer des morceaux sans les examiner, mais les réclamations ne se firent pas attendre. Je vous le répète, mon cher monsieur Glimmer, j'en suis réellement fâché, mais il faut nous séparer, car, dussiez-vous faire maintenant mille fois mieux qu'auparavant, vous avez perdu tout crédit, votre nom s'est changé en morphine pour les lecteurs. Adieu !"

Je quittai ce vendale, justement furieux. Mais à peine sorti, ma colère se calma à la vue de l'affiche des spectacles, annonçant pour le jour même la première représentation de ma grande pièce *Rosamonde*. "Misérable journaliste ! m'écrial-je avec orgueil, tes rebuffades seront impuissantes à me détourner de ma route et à me faire perdre courage. Les couronnes de la gloire m'attendent aujourd'hui sur la scène ; demain m'attendent les brilliant témoignages qui ne peuvent me manquer en cas de réussite !"

Malheureux orgueil ! Ce même soir, enveloppé dans mon manteau, je me glissais sinistrement dans l'ombre comme un esprit errant et corroucé, pour rentrer chez moi avec l'aigreur et la désolation d'un auteur sifflé. Je cachai ma honte dans ma retraite, me gardant bien de réclamer mes honoraires pour mon drame tombé. Je n'en fus pas quitte à si bon marché. Le nom de l'auteur ne resta pas inconnu. Les plus impitoyables critiques s'acharnèrent *in extenso* sur mon mérite d'écrivain, libraires et directeurs me renvoyèrent sans cérémonie toutes mes productions.

Ainsi fut déclarée ma banqueroute littéraire. Si Rosine et la vieille Sabine n'eussent entrepris de relever mon courage, je serais mort de soucis et de douleur.

IV.

Projets et tentatives.

Si différente que fut la manière de s'y prendre de mes deux consolatrices, elles étaient toutefois unanimes en un point, à savoir que je devais songer à de nouveau moyens d'existence. Hélas ! ces exhortations étaient bien superflus pour mon âme désolée, et je voyais avec effroi mes ressources toucher à leur fin. La pensée de vivre des bontés de Sabine m'était intolérable, et cependant—n'importe ce que j'entreprisse, le succès ne couronnait aucun de mes efforts. La Légion des comptables et des expéditionnaires remplissait tous les bureaux ; les Muses m'avaient banni de leur temple ; sans argent pour acheter une place, je manquais également de crédit pour me lancer dans le commerce ; j'étais impropre au service militaire, et même presque trop âgé, car, dans ce monde-ci, notre dernière ressource est devenu la première. Toutes les routes m'étaient fermées. Rien que d'inabordable partout où je portasse mes regards : dans ma retraite seule je rencontrais des cœurs compatissants.—En attendant les jours se succédaient un écu suivait l'autre, et je prévoyait déjà, avec peu de risque de me tromper, le jour prochain où je serais sans le sou.

Et ainsi mon violent désir d'être casé restait à l'état de rêve. Jusque-là j'avais su courageument me taire pour ne point obscurcir mon amour; mais aujourd'hui je brisai l'enveloppe de mon cœur, et *l'aimable et complaisant voisin*, dans un entretien plein d'épanchement, découvrit à sa charmante voisine à la fois sa passion et ses embarras. Rosine ne me cacha pas ses doux sentiments, qui prirent une ardeur nouvelle à ma déclaration ; mais sa peine de me savoir dans une position si désespérée surpa sa la joie qu'elle avait de m'appeler son ami. S'il était permi de dévoiler les secrets d'une âme de jeune fille belle et pure, je citerais mille projets inspirés par le plus chaste amour de Rosine, pour remédier à mon malheur. Elle voulait s'imposer les plus rudes travaux pour en partager avec moi le plus maigre salaire, elle voulait prendre sur son sommeil pour de pénibles ouvrages dont le produit reviendrait à moi seul, et quand, la rougeur au front, je rejetais ses offres, objectant que c'était à l'homme à soutenir lui et les siens, elle me donnait tort et trouvait sa proposition fort naturelle. "Vous n'êtes point ajouta-t-elle, habitué au travail manuel; vous n'avez connu jusqu'ici, qu'une existence aisée ; laissez moi donc faire jusqu'à ce qu'un jour votre bonheur revienne à flot."

Je secouais la tête avec tristesse, lorsque la tante entra et me frappa joviialement sur l'épaule. Courage, monsieur Glimmer ; ne désespérez pas, cria-t-elle. Vous aimez ma Rosine, je m'en suis aperçue depuis longtemps, et je ne m'y oppose pas, bien que toute la ville vous traite de brouillon ; mais le fait est que vous vivez si paisible, si rangé, si retiré, qu'il y a de quoi en être édifié. Cependant vous ne pouvez l'épouser les mains vides, car elle est pauvre et je ne puis lui donner une bien grosse dot. Tentez une dernière démarche près de votre oncle.

Jamais ! répondis-je brusquement.

Eh ! quelle impatience ! continua la tante. Ecoutez donc jusqu'au bout ce que j'ai à vous dire. Je vous apporte de bonnes nouvelles.

J'écoute.

N'ayez pas l'air de vous moquer, dit la vieille avec une certaine mine. Bien que nous soyons des gens ordinaires, mon neveu et moi, nous n'en avons pas moins des oreilles.

Qu'a donc votre neveu à faire en ceci ? demandai-je en souriant.

Mon neveu Fritz est commissionnaire chez le conseiller Trubsal; c'est une bonne place qui suffit à son entretien. Ce matin, il brossait les habits dans l'antichambre, quand un gros monsieur s'élance tout essoufflé dans le cabinet de son maître. Savez vous, s'écrie l'étranger en entrant, savez-vous que l'oncle du petit Glimmer est en ce moment à Weltbronn ! à quinze lieues d'ici ?

Bah ! répliqua Trubsal. Est-ce qu'il se rend à Feldburg ?

Je l'ignore, poursuivit le gros monsieur ; on dit qu'il va en Suisse. En tout cas, il est à Weltbronn depuis trois semaines, et il pourrait bien avoir l'idée de pousser jusqu'ici pour voir son neveu de près.

Diable ! les affaires pourraient s'embrouiller.

Le mieux serait de se rendre sur les lieux pour prévenir toute velléité d'entretien entre l'oncle et le neveu.

Oui, murmura le conseiller. Si seulement mes occupations.

J'ai pourvu à tout, reprit l'autre. J'irai moi-même plonger la mouche dans le vinaigre. Demain, si je n'ai pas d'exploit à signifier, ou après-demain au plus tard, je partirai pour Weltbronn.

Bon ! objecta le conseiller. Mais si, pendant ce temps, l'oncle de Glimmer.

N'importe, repartit l'autre, j'ai recommandé dans tous les hôtels de vous donner avis de son arrivée.

A partir de ce moment, continua la tante, les deux interlocuteurs baissèrent la voix, de façon que Fritz, n'entendant plus rien, s'esquiva, en toute hâte pour nous faire part de cette circonstance ; car il sait que nous tenons beaucoup à vous.

V.

Délibérations en conseil.

Je remerciai Rosine par une tendre poignée de main. Que faire, ma chère dame ? demandai-je à la tante.

Prendre les devants, me répondit-elle vivement. Une infâme fripponerie se machine contre vous. Si vous ne prévenez le calomniateur, c'en est à jamais fait pour vous de votre oncle et de son secours.

Je me doutais bien que depuis longtemps il se trainait contre moi quelque odieuse méchanceté, mais je désespérais de la découvrir.

Une prompte intervention peut seule démasquer le traître, continua la tante.

N'attendez pas le départ de l'agent, ajouta Rosine.

Et quel est donc cet agent ? demandai-je enfin. Mais la tante ne put me mettre sur ses traces. Fritz le voyait pour la première fois, et la description qu'il m'en fit ne se rapportait à aucune de mes connaissances. Nous nous rompîmes en vain la tête pour le devinir, et la tante en revenait toujours à son thème : qu'il fallait que je partisse aussitôt que possible pour détruire toute prévention chez mon oncle et me mettre en pleine possession de ses bontés.

Mais comment ? *That was the question*. Le voyage devait s'exécuter avec la rapidité de l'éclair. Mes amies n'étaient pas très-versées dans les différents genres de locomotion, et je me gardais à dessein de leur venir en aide, parce que je manquais de la première nécessité du voyageur, du métal indispensable, circonstance qu'une fausse honte et la crainte d'être mal compris m'empêchaient d'avouer. Cependant nous eûmes à peine appelé dans le conseil ma bienveillante hôtesse, qu'en veuve de cocher rompue au métier, elle s'écria avec un geste de satisfaction :

Il n'y a pas de meilleur moyen pour M. Glimmer que la diligence. Elle ne met qu'un jour pour aller à Welbroun. Elle part d'ici à cinq heures du matin : c'est dans l'Almanach; vous arriverez à dix heures du soir, en avance d'un jour sur le Judas, qui sans doute prendra la calèche du conseiller.

A cette époque, les chemins de fer étaient inconnus, et, du reste, il n'y en aura probablement jamais entre Weltbronn et Feldberg. La diligence, dont le nom était encore synonyme de rapidité, de vélocité, de célérité, enleva tous les suffrages.

Charmant ! superbe ! s'écrièrent ensemble la nièce et la tante.

Charmant ! répétai-je en manière d'écho, et m'efforçant de sourire, tandis que dans mon gousset mis main gauche pressait convulsivement ma bourse vide.

Cependant Sabine ne tarissait pas d'éloges sur l'admirable institution des diligences et sur l'étonnante providence qui se manifestait par la bouche d'un brosseur d'habits aussi bien que par l'oracle de Delphes. Tandis que la tante se rendait près de Fritz pour s'enquérir du gros monsieur, Rosine insistait pour que j'allasse immédiatement retenir une place à la diligence